

*« On ne trouve ici  
D'autre ennemi  
Que l'hiver seul, la pluie et les orages. »*

SHAKESPEARE

Combien la vie serait belle, si tous nos ennemis pouvaient être tout simplement éliminés par un bras robuste armé d'une hache. Or, parmi ces ennemis, il en est un d'allure fort inoffensive, mais qui semble pourtant avoir réussi à enchaîner les hommes, en les conduisant de leur vie libre dans les bois vers une vie de collectivité et de promiscuité. Il est de bon ton de taxer la vie dans la nature de sauvage, barbare et brutale, et de qualifier la vie domestique, que ce soit dans un château fort ou bien dans une cité commerçante, de raffinée, distinguée et noble. Mais ce ne serait sans doute pas

une perte de temps que de nous demander si cette affirmation repose ou non sur de véritables fondements. Tant d'erreurs sont regardées comme des vérités, qu'il n'y a aucune mesquinerie à vouloir s'interroger à ce propos, même si un étudiant sérieux estimera ce sujet de peu d'importance. Car il est parfois advenu que de ces questions insignifiantes naissent de grandes choses.

Notre cosmogonie revendique pour l'homme une origine suprême et, pourtant, le représente, dès l'innocence de la création, comme un être contrevenant à la volonté de son Créateur. Quant à ses descendants, leurs tous premiers agissements furent la colère et une lutte fratricide. Si telle est réellement la nature de l'homme, si telle est la véritable et indéniable marque de l'âme humaine, alors il y a de fortes probabilités pour que le premier tipi ait été érigé par l'homme davantage pour se défendre des assauts de son frère, que pour parer ceux d'un climat rigoureux. Ce n'est que lorsque la paix règne en tout être humain que l'homme libre peut partir rechercher sa nourriture ou trouver le repos sous toutes les latitudes que sa raison jugera favorables à ses goûts et à ses besoins. L'idée d'ériger une

maison n'est pas tant née des besoins de l'homme que de sa rapacité. C'est davantage l'amour du pouvoir de l'agresseur que l'amour de l'art du pacifiste, qui a rendu nécessaire à l'homme une maison pour lui servir d'abri quand il se repose. À défaut de le protéger totalement, au moins l'a-t-elle défendu de mauvaises surprises trop soudaines. Et plus que le déchaînement des éléments, c'est le déchaînement d'un frère humain plus puissant qui a fait naître chez lui l'idée d'une palissade.

Mais foin de ces considérations ! Contemplons plutôt l'homme des bois, dans son état naturel, et comparons-le à l'homme civilisé, pour comprendre lequel des deux est supérieur à l'autre tant vis-à-vis de la nature que de sa condition. Mais attention, il nous est difficile d'imaginer un individu totalement affranchi des maux inhérents au luxe et à la débauche et uniquement soumis aux petits accidents dus à la griserie de la chasse. Figurons-nous un homme qui ignore les maladies chroniques ou héréditaires, que le rhume, la toux et l'appréhension paralysante d'attraper un refroidissement ne perturbent jamais. Il se tient droit, marche d'un pas élastique, presque bondissant, la poitrine nue et gonflée, les membres débarrassés des entraves de la

mode. La santé, la force et l'agilité, associées à une confiance absolue en leur pérennité, constituent chez lui un fond de joie de vivre qui contraste merveilleusement avec la maladie, la faiblesse et la bêtise du raffinement moderne.

Chez l'homme des bois primitif, chaque sens est intégralement préservé. Il entretient une relation immédiate avec la forêt elle-même ou, du moins, grâce à ses capacités infaillibles, à la simplicité et l'honnêteté de son utilisation de la nature, il devient intuitivement capable de lire ce livre vivant ouvert devant lui, vierge de toute souillure. Il est capable, d'un simple regard ou grâce à son odorat, de deviner les propriétés essentielles des plantes et peut, sans même le vérifier, prédire leurs effets sur le corps humain, aussi infailliblement que le mouton choisit la nourriture qui lui convient ou que le ramier sauvage peut, sans qu'on le lui ait appris, s'essayer à voler.

Si, à force de labeur et d'étude, l'étudiant citadin finit par apprendre quelque chose sur la nature grâce à des livres et des illustrations, l'étudiant des bois, lui, en savait davantage sur ses lois avant même que le texte ou les gravures n'aient été conçus. Il est comme ces mères qui ont toujours

ressenti la maternité et les sentiments maternels de manière vivante et instinctive, bien avant les observations des savants. L'étudiant, quant à lui, dans son université est comparable à l'obstétricien qui ne rédige un ouvrage qu'à partir d'examens et écrit sur des sensations qu'il n'a jamais éprouvées et sur des expériences qu'il n'a jamais faites ni ne pourra faire.

L'habitant des bois vit au cœur de la nature, à la source de toutes ses œuvres, et assimile peu à peu chaque création, chaque fait nouveau; l'étudiant civilisé, lui, n'en connaît que ce qui est consigné dans les livres. Le premier est le témoin de l'élan vital de la nature et de la naissance de sa progéniture; les études du second ne sont comparables qu'à l'analyse d'un registre paroissial.

La science expérimentale moderne s'enorgueillit d'avoir abandonné, ou retourné, la méthode aristotélicienne qui consistait à étudier les mots, et d'avoir à la place choisi d'étudier la matière. Mais cette recherche par le biais de creusets, de cornues et de balances, semble aussi décevante, approximative et insatisfaisante que les études qu'elle a remplacées; car, finalement, l'une n'est pas plus proche de l'origine morale des choses que l'autre. Alors que le corps humain pur et naturel est, en

lui-même, une cornue, une expérience qui dépasse de loin tous les instruments dont les sciences supérieures peuvent s'enorgueillir. Chez l'homme naturel, toute la nature est ressentie de manière affective; chez l'homme civilisé, elle n'est qu'intellectuellement examinée. La chaleur de la vie caractérise le premier; la froideur de la mort est la marque du second. Même la chimie, fer de lance et extraordinaire outil de notre époque éclairée, paraît incapable de distinguer les subtiles différences et les contours délicats créés par la nature que nous révèle l'optique, et ne peut rien faire, dans aucun domaine, tant que l'objet n'a pas été réduit à son état minéral. Dans le vaste et noble champ de la vie, elle est impuissante. C'est pourquoi végétaux et animaux en tant que tels, dans toute leur beauté vivante, sont vainement offerts à l'adresse du chimiste. Il possède poids et mesures, mais il est tout aussi incapable d'évaluer un mouvement vivant que de sonder des émotions. Il a des appareils pour savoir, mais ne sait pas savourer. En revanche, notre chimiste naturel ne voit et n'appréhende ses spécimens que vivants, en mouvement, et perçoit à l'œil nu des variétés que le chimiste ne découvrira jamais. Dans toute cette nature vivante, grâce à son

palais que rien n'est venu vicier, il réussit à déceler les qualités essentielles dissimulées dans les végétaux, que l'analyse approfondie en laboratoire n'est pratiquement jamais capable de détecter. La forme, l'arôme et la taille des plantes, quand elles se dressent simplement devant lui, sont comme des caractères dans ce recueil infini dont l'étudiant scientifique semble à jamais prédestiné à ne lire que la page de titre. La vue, l'odorat, le palais, le toucher: chaque sens est une entrée directe dans le livre de la nature, une première impression, qui ne parvient rarement à l'étudiant civilisé autrement que de seconde main. Il doit se référer à une autorité imprimée, s'entourer d'une classification humaine et d'une encyclopédie, d'un cercle bien construit de science bien délimitée, tandis que notre étudiant naturel possède en lui-même sa propre autorité, connaît réellement le véritable auteur du livre et a le sentiment de se tenir au centre d'une science qui se déploie autour de lui. « L'unité de la Science », la dernière agréable trouvaille de ces laborieux tâcherons, la clef de voûte avec laquelle la studieuse industrie a enfin couronné son arche merveilleuse, n'est pas une nouveauté pour l'homme libre. Il n'a jamais ressenti la connaissance autrement

que comme une unité, la nature et ses produits ne lui étant jamais présentés séparément. Il est, lui aussi, à même d'envisager les choses de façon analytique et synthétique, mais toujours sous les deux aspects en même temps : une existence individuelle, reliée à une unité originelle qui est leur mère à tous.

La science de l'homme des bois est parfaitement adaptée à toutes les aspirations et les nécessités de son existence. En effet, dans ce mode de vie, tous les besoins qui naissent trouvent de quoi être satisfaits dans un environnement immédiat. Les réponses à la pression de la faim ou à la nécessité de se vêtir, jusqu'aux ornements aux formes et aux couleurs élégantes, sont obtenus sans difficulté ni danger pour l'homme et ses semblables. Il n'en est pas de même pour les besoins et aspirations engendrés par la vie civilisée. Ils ne connaissent pas de limites et, au contraire, se multiplient chaque fois qu'ils auraient pu sembler satisfaits. Et aussitôt, leurs victimes s'enorgueillissent de cette inflation, enrageant si on contrecarre leurs envies. Il n'existe désormais plus d'océan ou de terre inexplorés susceptibles de créer de nouveaux désirs tout en satisfaisant ces appétits aiguisés et superflus. En fin de compte, alors qu'il a apporté ses vices, transmis

ses terribles maladies à l'autochtone pur et innocent, l'homme civilisé se vante de l'extension de son domaine et de la propagation de son image.

Chaque période sombre abuse de ses fausses lumières pour taxer les précédentes d'âge des ténèbres. Une civilisation affairée, errante et agitée ose, en prenant appui sur sa propre activité sans valeur, considérer le fils heureux de la nature comme un sauvage et un barbare. Au sens littéral du terme, il est possible que ces épithètes soient correctes, si par *sauvage* on entend un habitant des bois, et par *barbare* celui qui ne rase pas les poils de sa barbe. Si ces termes sont pris dans cette seule acception, sans rien vouloir signifier d'autre, alors il est évident qu'il n'est pas plus injuste ou répréhensible de les utiliser que d'appeler *civilisé* celui qui habite dans la cité. Mais, en réalité, le but de ceux qui utilisent ces mots est d'affirmer que la hauteur d'esprit, l'élévation de la pensée et la pureté des sentiments sont accordées ou refusées à un homme selon sa façon de vivre. Ce n'est pas faire offense que de dire que les personnes les plus enclines à utiliser ces allusions calomnieuses n'y ont sans doute jamais vraiment réfléchi ou que, même revenues à des sentiments